

Introduction



« Les hommes, jaloux des primautés en tout genre, ont toujours fait grand cas de tout ce qu'ils ont cru pouvoir posséder exclusivement et les premiers ; c'est cette espèce de folie qui a fait un être réel de la virginité des filles. La virginité qui est un être moral, une vertu qui ne consiste que dans la pureté du cœur, est devenue un objet physique dont tous les hommes se sont occupés ; ils ont établi sur cela des opinions, des usages, des cérémonies, des superstitions, et même des jugements & des peines ; les abus les plus illicites, les coutumes les plus deshonnêtes, ont été autorisés [...]. Je n'espère pas réussir à détruire les préjugés ridicules qu'on s'est formés sur ce sujet ; les choses qui font plaisir à croire, seront toujours crues, quelques vaines et déraisonnables qu'elles puissent être¹. »

C'est en ces termes que Buffon, dans son *Histoire naturelle générale et particulière* parue en 1749, nie l'existence de caractères physiques de la virginité féminine. Ce refus de considérer qu'il existerait des signes corporels témoignant de la virginité – et créés à cet égard – peut être mis en perspective avec sa volonté d'exclure toute explication divine, et donc téléologique, de l'histoire naturelle qu'il est en train de constituer. Mais Buffon met égale-

1. BUFFON G.-L. Leclerc (comte de), *Histoire naturelle générale et particulière*, tome II, Paris, Imprimerie Royale, 1749, p. 492-493.

ment en évidence les principaux enjeux que cristallise le premier rapport sexuel féminin². Enjeux scientifiques d'abord, puisque le discours même de Buffon montre qu'il existe des débats sur la question de la virginité au sein de la sphère savante. Enjeux individuels, « psychologiques », puisque l'homme voit dans la défloration un moyen de s'approprier la femme ; enjeux moraux également, puisque la virginité est considérée comme une vertu. Enjeux sociaux enfin, puisque sur la base de cette définition physique de la virginité ont été établies des pratiques sociales et même des lois. La question de la perte de la virginité féminine, à l'intersection du physique et du moral, est donc au cœur de problématiques très diverses, et constitue en cela un révélateur fécond des représentations du corps féminin, de la sexualité – et plus largement des rapports entre les sexes – d'une société donnée.

Pourtant, la défloration n'a jusqu'ici fait l'objet d'aucune étude historique pour ce qui concerne le XIX^e siècle français. Il semble que, par un phénomène curieux, les sciences humaines ne se soient penchées sur cette question que lorsqu'elle concerne des espaces lointains³, ou des temps reculés⁴. L'ouvrage collectif dirigé par

-
2. Par cette expression, on entendra ici rapport sexuel avec pénétration vaginale, puisque c'est ce qui, pour les auteurs du XIX^e siècle, conditionne la défloration.
 3. Voir la deuxième partie de l'ouvrage dirigé par BARDET J.-P., *La Première Fois ou le Roman de la virginité perdue à travers les siècles et les continents* (Paris, Ramsay, 1981), qui se divise en quatre études sur la perte de la virginité dans le Sud-Est asiatique, au Maghreb, en Amérique centrale et en Afrique de l'Ouest, ou FAOUZI A., « La nuit de noces », in BENSLAMA F. et TAZI N. (dir.), *La Virilité en Islam*, Paris, Éd. de l'Aube, 2004, p. 11-42 (citée par REBREYEND A.-C., *Pour une histoire de l'intime. Sexualités et sentiments amoureux en France de 1920 à 1975*, thèse de doctorat, Université Paris VII Diderot, 2006).
 4. On peut citer par exemple l'article de SISSA G., « Une virginité sans hymen : le corps féminin en Grèce ancienne », paru en 1984 dans le volume 39 des *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, p. 1119-1139, ou encore celui de ROUSSELLE A., « Observation féminine et idéologie masculine : le corps de la femme d'après les médecins grecs », paru dans la même revue, en 1980, vol. 35, p. 1089-1115.

Jean-Pierre Bardet, *La Première Fois ou le Roman de la virginité perdue à travers les siècles et les continents*⁵, est ainsi constitué d'études ponctuelles sur diverses époques et aires géographiques, et ne propose pas de synthèse. La virginité féminine, quant à elle, a fait l'objet de quelques travaux, dont l'ouvrage d'Anke Bernau, *Virgins. A Cultural History* (2007)⁶, et *La Virginité féminine. Mythes, fantasmes, émancipation* d'Yvonne Knibiehler (2012), synthèse ambitieuse sur la question de la virginité de l'Antiquité à nos jours⁷. Ces deux auteures s'intéressent surtout à la virginité comme qualité morale, telle qu'elle a été thématifiée et valorisée par l'Église catholique. La perte de la virginité n'a jamais été étudiée comme objet historique indépendant, du moins pour la période contemporaine.

Cette absence de la défloration, au sein d'une discipline qui fait depuis plusieurs décennies la part belle à l'histoire des femmes, mais également à celle de la vie privée, du corps et de la sexualité⁸, est pour le moins étonnante. Elle s'explique peut-être par le caractère très intime de la défloration qui en rend difficile l'étude sur le plan des pratiques. Les sources documentant cet événement privé sont en effet très lacunaires, et ce pour plusieurs raisons. D'abord, les archives privées, très rares, sont « socialement dissymétriques et d'un accès aléatoire⁹ », et ne permettent pas de fonder une

5. BARDET J.-P. (dir.), *op. cit.*

6. BERNAU A., *Virgins. A Cultural History*, Londres, Granta Books, 2007.

7. KNIBIEHLER Y., *La Virginité féminine. Mythes, fantasmes, émancipation*, Paris, Odile Jacob, 2012.

8. On peut penser aux travaux fondateurs de FOUCAULT M. sur la sexualité (*Histoire de la sexualité*, 3 tomes, Paris, Gallimard, 1976-1984), à ceux de ARIÈS P. et DUBY G. sur la vie privée (*Histoire de la vie privée*, 5 tomes, Paris, Éd. du Seuil, 1985-1987), de PERROT M. et DUBY G. sur les femmes (*Histoire des femmes en Occident*, 5 tomes, Paris, Plon, 1990-1991), ou encore à la récente *Histoire du corps* dirigée par CORBIN A., COURTINE J.-J. et VIGARELLO G. (3 tomes, Paris, Éd. du Seuil, 2005).

9. PERROT M., *Histoire de la vie privée*, tome IV, citée par SOHN A.-M. dans *Chrysalides. Femmes dans la vie privée (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, chap. I.

recherche sur la défloration vécue. Ensuite, si ces archives constituent des sources fécondes pour l'historien de la vie privée, elles ont leurs limites : la vie sexuelle, dont fait partie la défloration, n'y est que peu évoquée. Enfin, une grande partie de la population française du XIX^e n'a pas accès à l'écriture et n'a donc pas laissé de traces que l'historien puisse exploiter. À ces sources, on peut ajouter les archives judiciaires, qui constituent « l'une des seules documentations massives permettant d'observer dans leur quotidien ces populations rurales que leur analphabétisme a [...] précipitées dans les ténèbres de l'Histoire¹⁰ ».

Il a été choisi ici de partir de la question des représentations de la défloration et donc d'étudier avant tout l'ensemble des discours sociaux qui la prennent pour objet. C'est le parti-pris adopté par Michel Foucault qui, dans son *Histoire de la sexualité*, propose une étude de la sexualité davantage fondée sur les discours qui décrivent et norment les pratiques sexuelles que sur les pratiques elles-mêmes¹¹. Repris par Alain Corbin dans *L'Harmonie des plaisirs*¹², ce choix méthodologique ouvre à l'historien de la sexualité un ensemble de sources nouvelles : les discours médicaux et religieux, les écrits à caractère moral, les essais sur la société, la littérature, la pornographie... La défloration se situe en effet au cœur de multiples problématiques, qui dépassent la sphère de l'intime, du privé, et qui expliquent qu'elle soit l'objet de discours nombreux. Cette étude des discours dominants sur la défloration est un préalable nécessaire pour qui voudrait saisir la défloration comme pratique, puisqu'ils élaborent des représentations qui exercent, par leur diffusion, une normativité sur

10. SOULET J.-F., *Les Pyrénées au XIX^e siècle*, cité par SOHN A.-M., *op. cit.*, chap. I.

11. FOUCAULT M., *Histoire de la sexualité*, tome I : *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 2006 [1976], p. 49.

12. CORBIN A., *L'Harmonie des plaisirs. Les Manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Paris, Flammarion, 2010.

les imaginaires et les comportements individuels. L'étude de ces discours ne pourra se faire sans une attention particulière portée à l'identité de ceux qui les produisent – identité de genre et de classe –, ainsi qu'à la manière dont ils décident de parler de la défloration – stratégies discursives mises en place, images convoquées, mots employés –, et à ce qu'elle révèle des raisons qui les poussent à aborder la défloration – motivations scientifiques ou normatives, critiques ou érotiques, etc.

L'étude de ces discours variés permettra en outre d'interroger la pertinence de ce concept pour le XIX^e siècle : si ce terme est déjà utilisé à l'époque, désigne-t-il la même réalité qu'aujourd'hui ? Peut-on réunir sous ce terme des situations aussi différentes que la défloration résultant d'un viol, d'amours préconjugales ou d'une nuit de noces ? L'unification postulée par l'historien du XXI^e siècle qui se donne pour objet d'étudier « la défloration » est-elle purement anachronique, ou fait-elle écho à la manière qu'avait le XIX^e siècle de penser le premier rapport sexuel féminin ? Il s'agit donc de tester la consistance et la pertinence du concept pour le XIX^e siècle, et de voir si la défloration désigne alors le premier rapport sexuel ou si elle peut ne désigner que la rupture de l'hymen, qu'elle soit accidentelle, chirurgicale, ou qu'elle ait effectivement lieu pendant un coït. La définition de la défloration est étroitement liée aux différentes conceptions de la virginité, qu'on l'envisage comme purement physique ou, à l'inverse, comme relevant strictement d'une vertu morale. Il convient donc de ne pas délimiter *a priori* les réalités que peut recouvrir ce terme au XIX^e siècle, afin de pouvoir étudier la défloration dans toutes les significations qu'elle est susceptible d'y revêtir : aspects anatomiques, mais également enjeux moraux, sociaux, juridiques, et significations symboliques individuelles enfin.

Pourquoi, dès lors, choisir de parler de « défloration » et préférer ce terme à d'autres synonymes ? D'abord, l'examen de quelques

dictionnaires permet de constater que le terme de défloration est celui qui est le plus employé au XIX^e siècle : l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert y consacre un article assez long, et ne dit rien du terme de « dépuclage », par exemple¹³. Il en va de même pour le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse : un très long article est consacré par Joseph Sédillot au terme de « défloration », tandis qu'une ligne seulement est consacrée au terme de « dépuclage »¹⁴. Néanmoins, il ne faut pas oublier que ces articles de dictionnaire sont rédigés par des médecins, et qu'ils sont donc davantage révélateurs des termes utilisés par les savants que des usages communs à toute la population. Dans l'ensemble du corpus étudié, le terme de « première fois » n'apparaît pas non plus : il serait donc anachronique d'utiliser, pour le XIX^e siècle, un terme renvoyant à une conception actuelle du premier rapport sexuel. En effet, cette expression témoigne d'une représentation spécifique du premier acte sexuel, envisagé comme le début de la vie sexuelle plutôt que comme la perte de la virginité ; l'expression insiste plus sur son caractère inaugural que sur la fin d'un état virginal. Pour autant, parler de « perte de la virginité » semble trop radical, parce que cette expression polarise l'attention sur l'un des enjeux de la défloration – certes majeur, surtout au XIX^e siècle –, mais ne recouvre pas l'ensemble des problématiques qui s'y jouent.

Le terme de défloration paraît donc plus approprié pour le XIX^e siècle français, et, d'abord parce qu'il est le plus utilisé par les médecins. Sur le corpus médical étudié, seul un ouvrage utilise le terme de dépuclage et il s'agit d'un plagiat mal dissimulé d'un

13. DIDEROT D. et LE ROND D'ALEMBERT J., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, chez Briasson, David, Le Breton et Durand, 1751-1765, tome IV, p. 749-750 (article rédigé par Chambers).

14. LAROUSSE P., *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Administration du Grand Dictionnaire universel, 1870-1876, tome VI, p. 295-296 et p. 495.

ouvrage du XVII^e siècle¹⁵. Cette prépondérance du terme de défloration est toutefois propre au discours médical car c'est le terme de dépucelage qui revient le plus fréquemment dans le corpus pornographique. Mais d'autres facteurs justifient l'emploi du terme de défloration. Pragmatiquement, il est le seul terme qui ne puisse s'appliquer qu'au premier rapport sexuel féminin, contrairement au dépucelage¹⁶ ou à la première fois. En outre, son utilisation par les médecins témoigne d'un phénomène inhérent à la construction de la différence des sexes. Au XVIII^e siècle, d'après Laqueur, le modèle du sexe unique – qui revient à penser le corps féminin comme une version inversée du corps masculin – fait progressivement place à un autre modèle de la différence sexuelle, qui définit l'homme et la femme comme qualitativement et incommensurablement différents. Le choix du terme de défloration – plutôt que de dépucelage – par les médecins témoigne de la construction progressive, à partir du XVIII^e siècle, d'une « nature féminine¹⁷ », et vise à distinguer premiers rapports sexuels masculin et féminin, au motif que la perte de la virginité féminine a des conséquences anatomiques qui n'ont pas d'équivalent chez l'homme. Or, comme le souligne Gilbert Tordjman, la question de la virginité féminine est particulière, en ce qu'elle est sous-tendue

15. Il s'agit de VILLEMONT M., qui, dans *L'Amour conjugal* (tome I, Paris, Librairie des Publications Nouvelles, 1882), recopie un passage du *Tableau de l'amour conjugal* de VENETTE N., paru pour la première fois en 1686 en Hollande.

16. Même si l'étude des exemples donnés par les articles de dictionnaire sur le terme « dépucelage » montre que le terme est généralement plutôt associé à la femme. Voir par exemple le *Dictionnaire universel de la langue française* de BOISTE P.-C.-V., paru à Paris chez Desrays en 1803 [1800], ou le *Dictionnaire de la langue française* de LITTRÉ É., paru à Paris chez Hachette en 1873-1874 : p. 1079, l'exemple donné pour le verbe « dépuceler » est tiré de DIDEROT D., *Salon de 1767* : « Hercule... écrasant les monstres, dépucelant les filles ».

17. KNIBIEHLER Y., « Les médecins et la "nature féminine" au temps du Code civil », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 4, 1976, p. 824-845.

par « une configuration anatomique spécifiquement féminine¹⁸ » et parce que « l’hymen, reliquat embryologique sans fonction physiologique, reste chargé d’une signification sociale et culturelle considérable¹⁹ ». C’est particulièrement vrai pour le XIX^e siècle, dans la mesure où les médecins affirment l’existence de l’hymen chez toutes les femmes et en font le principal signe de la virginité.

En outre, le terme de défloration fait à la fois référence, de manière imagée, à la déchirure de l’hymen lors du premier coït, mais également aux implications morales et symboliques de cet événement : il renvoie au topos de la femme comparée à une fleur et tend à donner une image positive de la virginité par cette analogie. De ce fait, la femme déflorée est celle qui a perdu quelque chose : elle est irrémédiablement fanée. Cette métaphore végétale permet également de décrire la vocation de cette femme-fleur et son rôle social au XIX^e siècle : de même que la fleur fane pour laisser place au fruit, la défloration de la femme ne peut avoir pour but que l’enfantement. Dominique Grisoni montre bien que la défloration a un rôle décisif dans le devenir féminin, et qu’elle est déterminante pour son image sociale, puisque, sauf exception, elle « confirme les processus de la vierge : dans le mariage, elle suture définitivement le sexe, et hors mariage, elle le prostitue²⁰ ». Cette affirmation, basée sur l’analyse des *Liaisons dangereuses*, parues à la fin du XVIII^e siècle, donne un cadre général pour penser la défloration au XIX^e siècle, du moins dans les sphères bourgeoises et aristocratiques : véritable aiguillage dans la vie de la jeune fille, elle fait advenir la femme en elle et décide de son destin : madone ou putain²¹, « épouse

18. BARDET J.-P. (dir.), *op. cit.*, p. 9.

19. *Ibid.*

20. GRISONI D., cité par TORDJMAN G. dans BARDET J.-P. (dir.), *op. cit.*, p. 12.

21. Sur cet écartèlement de la femme entre deux modèles opposés, voir par exemple CASTA-ROSAZ F., *Histoire de la sexualité en Occident*, Paris, La Martinière, 2004, chap. IV.

chaste » ou « prostituée lubrique » : Cécile de Volanges, déflorée par Valmont hors du cadre du mariage, ne peut devenir qu'une Merteuil, une putain²². La défloration, bien loin de se limiter à une transformation physique, peut donc affecter la destinée féminine. Si elle constitue un événement crucial pour le devenir social de la femme, la défloration est aussi un pivot pour sa vie intime : elle peut en effet avoir des conséquences durables sur son rapport à la sexualité, sur sa vie conjugale, etc. En optant pour le terme de défloration, qui suppose deux partenaires, on souhaite également montrer le rôle joué par l'homme dans ce premier coït : l'histoire de la défloration n'est pas seulement une histoire des femmes, mais aussi des rapports entre les sexes – un homme pensé comme actif, qui déflore, et une femme vouée à la passivité, qui ne peut qu'être déflorée.

Le choix du terme de « défloration », parce qu'il tient nouées entre elles toutes les problématiques cristallisées par le premier rapport sexuel féminin au XIX^e siècle, est loin d'être neutre, et constitue donc lui-même à la fois une problématisation et un parti-pris de recherche. Ces problématiques inscrivent cette étude dans plusieurs historiographies. D'abord, celle, majeure, de l'histoire des représentations et des sensibilités. Les discours sociaux sur la défloration produisent des représentations de la femme, de l'homme, du corps, de la virginité, de la sexualité, etc., et façonnent différentes représentations individuelles de la défloration – qui tiennent au sexe, à l'âge, à la classe sociale de l'individu en question –, qui influent sur la manière dont les individus vivent la défloration. La défloration plonge l'historien dans une histoire des sensibilités, et l'amène à détecter les variations des seuils de tolérance sociaux – à la brutalité masculine lors de la nuit de noces, au viol, etc. Les sources judiciaires et les écrits

22. GRISONI D., in BARDET J.-P. (dir.), *op. cit.*, p. 49.

du for privé, qui comportent des récits masculins et féminins de défloration, permettent d’esquisser une histoire des émotions et des sensations, une histoire de « l’expérience sensorielle²³ » de la défloration, même si « l’utilisation de ces récits bute sur la question du partage délicat entre l’imaginé et le vécu, le cliché et les réalités sensibles [, et que] pour une bonne part, probablement, les perceptions et les sensations auxquelles nous avons accès sont tributaires de la posture ou des intentions de l’auteur, ou relèvent de l’usage décrété, voire du fantasme²⁴ ».

Parce que la défloration est envisagée, au XIX^e siècle, comme une transformation anatomique, son étude revient aussi à faire, plus précisément, une histoire du corps et de ses représentations : elle invite à réfléchir sur la manière dont les normes sociales sont inscrites, notamment par le discours médical, dans la chair même des individus, et font du corps leur support et leur instrument de légitimation. Le discours savant est une composante essentielle de l’étude du corps comme objet historique : par un double mouvement, les approches médicales du corps « changent les attitudes et les croyances de la population vis-à-vis du corps tout en s’adaptant à elles²⁵ ». L’étude des discours médicaux sur l’hymen et sur la défloration offre en outre une perspective sur l’évolution du regard scientifique sur le corps humain, des manières de l’observer, de le décrire, de le nommer, et peut être rapprochée des études menées sur le rapport de la médecine au corps – qu’il s’agisse de

23. DEMARTINI A.-E., « Bras rouges, bruit sourd, brouhaha de la foule. L’expérience sensorielle de l’exécution capitale dans la ville du XIX^e siècle », in BECK R., KRAMPL U. et RETAILLAUD-BAJAC E. (dir.), *Les Cinq Sens de la ville du Moyen Âge à nos jours*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2013, p. 155.

24. *Ibid.*, p. 156.

25. FAURE O., « Le regard des médecins », in CORBIN A., COURTINE J.-J. et VIGARELLO G., *Histoire du corps*, tome IV : *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Éd. du Seuil, 2005, p. 17.

la *Naissance de la clinique* de Michel Foucault²⁶ ou des travaux de Rafael Mandressi sur le regard de l'anatomiste²⁷.

Plus précisément, on peut rattacher la question de l'histoire de la défloration au champ de l'histoire de la sexualité. Cette étude lui emprunte l'une de ses sources : le discours pornographique. S'il a été étudié comme objet historique indépendant par l'histoire culturelle²⁸, il constitue également une source féconde pour l'histoire des sensibilités et des fantasmes. Marc Angenot, dans *Le Cru et le Faisandé*, met en lumière l'intérêt que peut avoir, pour l'historien, ce type de sources longtemps négligé en raison de sa vulgarité : « La thématique sexuelle ne forme pas un ensemble totalement séparé. Le sexe est toujours thématiqué avec d'autres idéologèmes : on rencontrera ainsi la scatologie antisémite, la dénonciation anticléricale des "monstres en soutane", le tableau des perversions décadentistes d'une société qui roule à vau-l'eau, l'apothéose de la cocotte et du Paris des plaisirs, le sexe colonial-animal du roman exotique, la littérature des stupres paysans²⁹. »

L'apport des sources pornographiques est donc double : la représentation pornographique de la défloration dévoile les sensibilités et les fantasmes d'une époque, mais son étude permet aussi de voir comment la littérature pornographique utilise le motif de la défloration pour thématiquer différents enjeux moraux et sociaux, et affirmer une posture subversive. Cette étude ne se limite donc pas

26. FOUCAULT M., *Naissance de la clinique*, Paris, Presses universitaires de France, 2000 [1963].

27. MANDRESSI R., *Le Regard de l'anatomiste. Dissections et invention du corps en Occident*, Paris, Éd. du Seuil, 2003.

28. Voir par exemple GOULEMOT J.-M., « De l'obsène et de la pornographie comme objets d'études », Préface, *Cahiers d'histoire culturelle*, Université de Tours, n° 5, 1999, p. 2-10, ou, du même auteur, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinea, 1991.

29. ANGENOT M., *Le Cru et le Faisandé. Sexe, discours social et littérature à la Belle Époque*, Bruxelles, Éditions Labor, 1986, p. 17.

à l'analyse d'enjeux sexuels, mais s'étend à la compréhension de la manière dont sont intriquées, dans le discours pornographique sur la défloration, des représentations du corps, des postures morales, des critiques sociales, etc.

L'histoire de la défloration s'inscrit également dans l'histoire des femmes et du genre. D'abord, parce que celle-ci est désignée, par les individus qui en parlent, comme un événement spécifiquement féminin, mais où les rapports de genre s'exercent également avec force. Sur ce point, les travaux sur les jeunes filles et leur éducation forment un apport non négligeable, que l'on songe aux travaux d'Yvonne Knibiehler sur l'éducation sexuelle³⁰, mais également à la thèse de Fabienne Casta-Rosaz sur le flirt³¹, qui montre comment ce dernier devient le modèle dominant d'éducation sentimentale : l'histoire de la défloration passe aussi par celle de la manière dont les jeunes filles y sont préparées ou non par leur éducation. L'histoire de la défloration participe également de l'histoire du genre, compte tenu du rôle qu'on lui assigne dans la construction de la féminité – « la virginité, c'est l'état de fille, qu'il faut quitter pour devenir femme³² » – mais également du rapport de force entre les sexes qui s'y joue. Mais on ne se contentera pas de montrer que la défloration constitue l'un des nombreux moyens de la domination masculine, contre laquelle la virginité féminine, réappropriée par les femmes elles-mêmes, incarnerait un foyer de résistance³³. En effet, les enjeux de genre liés à la défloration ne peuvent se comprendre qu'en optant pour une histoire

30. KNIBIEHLER Y., « L'éducation sexuelle des filles au xx^e siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 4, 1996. <http://clio.revues.org/436>, consulté le 16 mai 2014.

31. CASTA-ROSAZ F., *Le Flirt. Pratiques et représentations en France, de 1870 à 1968*, thèse sous la direction de CORBIN A., Paris, Université Panthéon-Sorbonne, 2009.

32. KNIBIEHLER Y., *La Virginité féminine*, *op. cit.*, p. 8.

33. C'est la thèse défendue par KNIBIEHLER Y. dans *La Virginité féminine*, *op. cit.*

résolument relationnelle, une histoire qui ne peut se faire « sans les hommes³⁴ ». Une étude attentive et fine des sources montre que la défloration, généralement présentée comme un événement exclusivement féminin, joue également un rôle non négligeable dans la fantasmagorie masculine, et plus généralement dans la construction de la masculinité.

Sur le plan méthodologique, cette étude emprunte également beaucoup à l'historiographie des femmes et du genre : les discours dont on dispose sur la défloration au XIX^e siècle sont majoritairement produits par des hommes. Comme le montre Alain Corbin, « l'histoire de la femme se construit en écho, à l'aide d'un faisceau de discours masculins³⁵ ». Du fait de cette « dissymétrie sexuelle dans la fabrication des images », la « connaissance des mentalités masculines »³⁶ devient indispensable. Il faut accepter d'étudier ces sources comme telles, en gardant à l'esprit qu'elles sont loin de constituer un reflet de la réalité ; il faut renoncer à restituer à travers elles la réalité concrète de la défloration au XIX^e siècle, pour étudier au contraire ces sources comme de précieux indices des représentations et des sensibilités d'une époque. Comme l'affirme Marc Angenot, l'historien doit travailler en gardant à l'esprit que « la carte n'est pas le terrain, que le discours social qui parle du sexe n'est pas [...] le *tout* de la sexualité, que ces discours ne fournissent une information directe sur les pratiques ni les attitudes », et qu'il n'est pas possible de prendre la mesure de l'influence exercée par les différents écrits normatifs sur « les mentalités et les conduites des individus »³⁷.

34. SOHN A.-M. (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ? Genre et masculinités*, Lyon, ENS Éditions, 2013.

35. CORBIN A., *Le Temps, le désir et l'homme. Essais sur le XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 2006 [1991], p. 91.

36. *Ibid.*, p. 91.

37. ANGENOT M., *op. cit.*, p. 13.

Puisque l'étude des discours sur la défloration est à la croisée de nombreuses historiographies, elle fait appel à un éventail de sources très large. On s'appuiera ici sur trois types fondamentaux de discours : le discours savant, le discours moral et le discours littéraire. On retrouve ici, à quelques détails près, la tripartition choisie par Alain Corbin dans *L'Harmonie des plaisirs*, qui constitue le gros des sources utilisables pour l'histoire de la sexualité³⁸. Toutefois, Alain Corbin se limite dans cet ouvrage aux discours médical, religieux et pornographique ; on peut lui reprocher, comme Marc Angenot aux travaux de Michel Foucault, d'exclure une partie de la littérature³⁹. Son usage est pourtant fécond : « le roman du XIX^e siècle, voué aux intrigues familiales et aux drames intimes, fiction plus "vraie" que les sécrétions du vécu », s'il doit être utilisé « avec précaution » et en gardant à l'esprit « l'importance de la médiation esthétique et de la spécificité du travail textuel », peut toutefois être fécond pour l'historien qui tente de faire le tableau des représentations mentales d'une époque⁴⁰. Il faut bien entendu prendre en compte « le prisme déformant » de la personnalité de l'écrivain, le fait que le réel y soit « gauchi par les lois du genre choisi ». Mais « le texte n'est pas hors du temps et de l'espace » : il est nourri par le réel et révèle bien des visions du monde⁴¹. On ne saurait également se passer, pour l'étude des représentations de la défloration, des ouvrages moraux écrits par des observateurs sociaux divers – essais sur la société, ouvrages d'éducation sexuelle, réflexions sur le mariage... – eux aussi laissés de côté par Alain Corbin.

38. CORBIN A., *L'Harmonie des plaisirs*, *op. cit.*, p. 11 : « la médecine, la théologie morale et la pornographie ».

39. ANGENOT M., *op. cit.*, p. 8.

40. PERROT M., « Introduction », in ARIÈS P. et DUBY G. (dir.), *op. cit.*, tome IV, p. 10.

41. KNIBIEHLER Y., BERNOS M., RAVOUX-RALLO É. et RICHARD É., *De la pucelle à la minette. Les Jeunes Filles de l'âge classique à nos jours*, Paris, Messidor/Tempus actuels, 1983, p. 11.

L'étude qu'on se propose de mener reposera donc sur des sources médicales – des dictionnaires encyclopédiques très généraux aux mémoires sur l'hymen, en passant par des ouvrages sur la femme, des manuels de gynécologie et d'obstétrique, des traités sur les maladies féminines ou encore des manuels d'amour conjugal –, mais également des traités religieux⁴² ou produits par des observateurs sociaux sur l'éducation féminine⁴³, la virginité, le mariage, la vie conjugale et la prostitution. On s'appuiera également sur des sources littéraires, et notamment sur le roman de mœurs, qui est le genre le plus à même de se faire le révélateur des représentations liées à la virginité et à la défloration féminines – c'est d'autant plus vrai que, si la description du sexe et de la sexualité a longtemps été exclue de la littérature pour être cantonnée à des genres populaires ou marginaux, « la littérature réaliste-naturaliste s'est efforcée de briser ce tabou », non sans faire acte, la plupart du temps, d'auto-censure, usant de périphrases ou de métaphores pour aborder la sexualité⁴⁴. Les sources pornographiques⁴⁵, publiées clandestini-

42. La plupart de ces traités sont indiqués dans BECQUART P. et BEDOUELLE G., BRUGUÈS J.-L., *L'Église et la sexualité*, Paris, Éd. du Cerf, 2006, et BECHTEL G., *La Chair, le diable et le confesseur*, Paris, Hachette Littératures, 2006.

43. Les travaux suivants rassemblent pistes de recherches et indications bibliographiques sur cette question : KNIBIEHLER Y., « L'éducation sexuelle des filles au XX^e siècle », art. cit. ; CHAPLIN T., « *Émile* pervers ? ou "Comment se font les enfants ?" : deux siècles d'éducation sexuelle (du XVIII^e siècle à nos jours) », in BLANCHARD V., REVENIN R. et YVOREL J.-J., *Les Jeunes et la sexualité. Initiations, interdits, identités, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Autrement, 2010.

44. Le *Dictionnaire thématique du roman de mœurs en France, 1814-1914* de P. HAMON et A. VIBOUD (2 tomes, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2008) a été un instrument de travail très utile pour identifier les romans les plus susceptibles de tenir un discours sur la défloration (voir notamment les entrées « jeune fille », « mariage », « sexualité », « vierge » et « viol »).

45. Les bibliographies établies par L. PERCEAU (*Bibliographie du roman érotique au XIX^e siècle : donnant une description complète de tous les romans, nouvelles, et autres ouvrages en prose, publiés sous le manteau en français, de 1800 à nos jours, et de toutes leurs réimpressions*, Paris, G. Foudrinier, 1930), et par S. ALEXANDRIAN (*Histoire*

nement, se situent dans l'espace idéologique de la « transgression des tolérances sexuelles⁴⁶ », et se font donc le révélateur des fantasmes et des représentations masculines de la défloration. À ces corpus s'ajoutent des écrits du for privé⁴⁷, ainsi que les archives judiciaires, qui permettent de mettre au jour des aspects de la défloration moins documentés par ailleurs – comme les cas de viol, par exemple –, et qui offrent l'accès à des catégories populaires généralement silencieuses⁴⁸.

Ce croisement de différents types de sources permet de faire émerger la multiplicité des aspects que revêtent les discours sur la défloration au XIX^e siècle, mais il pose plusieurs problèmes. D'abord, d'un point de vue strictement pragmatique, ce corpus très conséquent devait être restreint d'une manière ou d'une autre. On a ainsi choisi de n'étudier que les discours produits au cours de la période étudiée, bien que les ouvrages parus avant la période

de la littérature érotique, Paris, Seghers, 1989) constituent à cet égard une base de travail précieuse, complétée grâce aux références indiquées par L. FRAPPIER-MAZUR dans « Convention et subversion dans le roman érotique féminin (1799-1901) », *Romantisme*, vol. 18, n° 59, 1988, p. 107-109.

46. ANGENOT M., *op. cit.*

47. À cet égard, la bibliographie établie par LEJEUNE P. (*Le Moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Éd. du Seuil, 1993), ainsi que la liste des « Autobiographies du XIX^e siècle », réalisée par le Groupe de Recherches « Les écrits du for privé en France de la fin du Moyen Âge à 1914 », et disponible sur www.ecritsduforprive.huma-num.fr, sont des instruments de travail indispensables.

48. Devant l'impossibilité, dans le temps imparti, de dépouiller de manière satisfaisante les archives nationales et départementales françaises, on a choisi de se baser surtout sur les dépouillements réalisés par G. VIGARELLO (*Histoire du viol. XVII^e-XX^e siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 1998) et A.-M. SOHN (*Chrysalides, op. cit.*; *Du premier baiser à l'alcôve. La Sexualité des Français au quotidien (1850-1950)*, Paris, Aubier, 1996; « Les attentats à la pudeur sur les fillettes et la sexualité quotidienne en France [1870-1939] », *Mentalités. Histoire des cultures et des sociétés*, n° 3, Paris, Imago, 1989, p. 71-111). Pour des raisons similaires, on a laissé de côté les sources journalistiques.

soient susceptibles d'influencer les représentations et les pratiques du XIX^e siècle. De la même manière, on a choisi de ne s'intéresser qu'aux œuvres originales, laissant de côté les traductions en français d'ouvrages étrangers, eux aussi susceptibles d'influer sur la manière dont on se représente la défloration en France. On a fait le pari de considérer que ces potentielles influences, si elles sont réelles, se traduisent dans les discours produits au cours du XIX^e siècle.

Ensuite se pose la question de la délimitation spatiale à adopter. Le choix d'une focalisation sur l'espace français ne s'explique pas seulement par un pragmatisme linguistique. Si de nombreux historiens des représentations choisissent pour aire géographique un Occident dont ils se contentent de postuler l'unité à travers les siècles⁴⁹ – au détriment des nuances qui pourraient être faites entre les différents pays de cette vaste aire géographico-culturelle –, on a choisi ici de s'intéresser à un seul pays. Si la restriction était nécessaire pour prétendre à une représentativité des sources étudiées, ce choix s'explique également par un certain nombre de particularités françaises, qui créent un contexte politique, social et culturel spécifique méritant d'être étudié de manière indépendante du reste de l'Occident – ne serait-ce que par l'impact considérable de la Révolution sur la société française et son organisation. Par ailleurs, la diversité des religions au sein de l'Europe a une influence importante sur la manière dont est pensée la morale sexuelle dans les différents pays : à titre d'exemple, les amours préconjugales sont mieux tolérées dans les pays protestants que dans les pays catholiques⁵⁰. Les discours médicaux ont également

49. Voir par exemple CASTA-ROSAZ F., *Histoire de la sexualité en Occident*, *op. cit.* ; FLANDRIN J.-L., *Le Sexe et l'Occident. Évolution des attitudes et des comportements*, Paris, Éd. du Seuil, 1981 ; KNIBIEHLER Y., *La Virginité féminine*, *op. cit.* (ouvrage qui se limite à l'Europe) ; CORBIN A., COURTINE J.-J. et VIGARELLO G., *op. cit.*

50. CASTA-ROSAZ F., *Histoire de la sexualité en Occident*, *op. cit.*, chap. IV.

leurs spécificités nationales, qui justifient de consacrer cette étude à la France et non à l'Europe tout entière⁵¹.

Enfin, quelles bornes chronologiques donner à cette étude ? En effet, chacun de ces discours a sa chronologie et ses dynamiques propres ; il a donc fallu choisir une période qui puisse être légitime pour tous les types de discours étudiés. Les ouvrages généraux se donnant pour objet l'histoire du corps et de la vie privée choisissent des délimitations chronologiques correspondant au XIX^e siècle politique : le tournant majeur de la Révolution française permet de faire débiter ce XIX^e siècle en 1789 ; on choisit généralement de l'arrêter à l'aube de la Première Guerre mondiale, en 1914⁵². On peut reprocher à ces délimitations chronologiques de comporter une part d'arbitraire dans le cadre de l'histoire du corps et des représentations ; en effet, le choix de délimitations relevant de la sphère du politique peut sembler injustifié pour ce type d'histoire, dont les évolutions se font sur le temps long, et qui a ses logiques propres, ne suivant pas nécessairement le cours des événements politiques.

Mais ces délimitations ne sont pas dénuées de sens. Alain Corbin, dans *l'Histoire de la vie privée*, note ainsi le rôle de la Révolution française dans la délimitation d'un nouvel espace privé, et reprend les analyses fondatrices de Michel Foucault pour affirmer que le XIX^e siècle, caractérisé par l'émergence des moyens

-
51. On peut citer, à titre d'exemple, le fait que les discours nationaux divergent sur la question de l'origine de l'hymen : tandis qu'en France, on considère plutôt que l'hymen est formé par « l'adossement des muqueuses vaginale et vulvaire », KÖLLIKER, un médecin allemand, le considère comme « un repli de la muqueuse du vagin ». Voir BUDIN P., « Recherches sur l'hymen et l'orifice vaginal », in *Le Progrès médical : journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie*, série 1, tome VII, Paris, 1879, p. 677.
52. C'est le cas du tome IV de *l'Histoire du corps*, dirigée par CORBIN A., COURTINE J.-J. et VIGARELLO G., mais également du tome IV de *l'Histoire de la vie privée*, dirigée par ARIÈS P. et DUBY G.

modernes d'information, est le siècle de la « volonté de savoir », un « siècle curieux de voir et d'entendre, toujours au “trou de la serrure” »⁵³. C'est en partie cette multiplication des moyens d'information, qui relaient les faits divers, les scandales de la vie privée, qui explique l'abondance de sources sur la défloration au XIX^e, et rend possible cette étude. Il faut ajouter à cela le rôle joué par la confession, puisque Corbin affirme que le XIX^e siècle constitue de ce point de vue une unité cohérente, en rappelant que « les spécialistes [le] considèrent [...] comme l'âge d'or du sacrement de pénitence⁵⁴ » : le XIX^e siècle est donc un terrain fertile pour les historiens de la sexualité, puisqu'il est le siècle de l'aveu, laïc comme religieux.

La plupart des historiens du corps et de la sexualité s'accordent donc à affirmer l'existence d'un tournant à la fin du XVIII^e siècle : Karen Harvey, dans un article intitulé « Le siècle du sexe ? Genre, corps et sexualité au dix-huitième siècle », rappelle les travaux majeurs de Thomas Laqueur, pour qui « à la fin ou vers la fin du XVIII^e siècle » s'est produit un changement dans la façon dont le corps humain a été conçu. D'après ce dernier, c'est à la fin du XVIII^e siècle que se met en place le modèle de deux sexes qualitativement distincts, qui succède au système de pensée selon lequel le masculin et le féminin étaient perçus comme deux variantes d'un même type, et leur différence comme une simple différence de degré⁵⁵. Ce changement de paradigme dans la conception de la différence des sexes est primordial pour l'étude de la défloration, qui suppose d'analyser les rapports qui s'y exercent entre les sexes, mais également la manière dont le discours médical

53. CORBIN A., « Couillisses », in ARIÈS P. et DUBY G. (dir.), *op. cit.*, p. 386.

54. *Ibid.*, p. 461.

55. LAQUEUR T., *La Fabrique du sexe*, cité par HARVEY K., « Le siècle du sexe ? Genre, corps et sexualité au dix-huitième siècle (vers 1650 - vers 1850) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 31, 2010, p. 207-238.

utilise cette thématique de la défloration, au XIX^e siècle, pour souligner la spécificité anatomique de la femme et rompre avec l'idée d'une homologie structurelle entre les corps masculin et féminin. Yvonne Knibiehler, dans *La Virginité féminine*, souligne également la rupture que représente cette fin du XVIII^e siècle, en mettant en exergue les transformations sociales qu'elle occasionne : la fille majeure est en principe émancipée, le mariage devient un accord contractuel entre les époux, duquel disparaît toute référence à la virginité de la mariée. La valeur religieuse de la virginité est également affaiblie par l'interdiction des vœux perpétuels, ainsi que par le fait que le mariage religieux devient facultatif. Si ces transformations théoriques sont moyennement cruciales dans la pratique, notamment à cause des réformes napoléoniennes, plus conservatrices, elles représentent néanmoins un tournant non négligeable pour le statut de la jeune fille vierge, et influent donc sur la teneur des discours sur la défloration⁵⁶.

La fin du XVIII^e siècle marque également un tournant pour la plupart des discours qu'on se propose d'étudier : le discours savant est en effet profondément transformé par l'émergence de la médecine clinique, et Cuvier, au seuil du XIX^e siècle, affirme l'existence constante de l'hymen chez les vierges⁵⁷, ce qui a des répercussions considérables sur la manière d'envisager la défloration. Plus largement, le discours médical sur la femme s'infléchit à ce même moment : Yvonne Knibiehler montre comment la fin du XVIII^e siècle est marquée par la naissance du stéréotype de la « féminité », que contribuent à façonner les médecins-philosophes tels que Roussel, Cabanis, Virey, Moreau de la Sarthe⁵⁸.

56. KNIBIEHLER Y., *La Virginité féminine*, *op. cit.*, p. 145 et suiv.

57. *Ibid.* : Knibiehler Y. montre bien le tournant marqué par Cuvier, qui affirme au seuil du XIX^e siècle la constance de l'hymen chez les vierges (p. 136).

58. KNIBIEHLER Y., « Les médecins et la "nature féminine" au temps du Code civil », art. cit., p. 824-825.

Ces médecins, dont le discours allie préoccupations médicales et morales, jouent un rôle non négligeable dans les transformations de la conception savante de la défloration.

La fin du XVIII^e siècle constitue également une inflexion pour le discours pornographique, très bien identifiée par Laurent Martin : avant la Révolution, la littérature pornographique est surtout pamphlétaire, et les subversions sexuelles renvoient aux subversions politiques⁵⁹. Si, pour cet auteur, la représentation de la sexualité dans la littérature pornographique n'en est pas profondément modifiée, cette transformation est importante à prendre en compte pour cette étude, qui tentera d'identifier non seulement l'évolution de la représentation de la défloration, mais également la manière dont celle-ci est intégrée dans un dispositif de subversion, qu'elle soit politique, religieuse ou morale.

Le choix de la fin du XVIII^e siècle pose plus de problèmes quant à la littérature et à la question de l'éducation sexuelle. En effet, celle-ci apparaît de manière très tardive, et on lui préfère longtemps l'ignorance ; toutefois, Tamara Chaplin montre que la naissance de l'éducation sexuelle est le résultat d'un long processus qui s'enracine dans les Lumières, et considère l'*Émile* de Rousseau comme « le premier appel moderne à l'éducation sexuelle⁶⁰ ».

Il est également assez complexe de justifier une étude de la défloration en littérature qui débute à la Révolution française, si ce n'est par la proclamation de la liberté d'expression, censée abolir la censure ; toutefois, cette mesure est assez peu respectée, et le Code napoléonien rétablit la censure en 1810⁶¹. Si on a vu que le courant réaliste, et la volonté de donner à voir la réalité de la vie, permettait d'unifier en partie le XIX^e siècle littéraire, il ne

59. MARTIN L., « Jalons pour une histoire culturelle de la pornographie en Occident », *Le Temps des médias*, Nouveau Monde Éditions, n° 1, 2003/1, p. 21.

60. CHAPLIN T., art. cit.

61. MARTIN L., art. cit., p. 21.

justifie pourtant pas de commencer cette étude à la Révolution. En outre, Yvonne Knibiehler note que le thème romanesque de la nuit de noces fleurit surtout à partir de 1830⁶². Toutefois, avant le réalisme, la question de la défloration en littérature ne se pose quasiment pas : le romantisme, comme l'indique Fabienne Casta-Rosaz, « ne déchire pas le voile du puritanisme⁶³ », et n'aborde donc que très peu les thématiques sexuelles.

De nombreux auteurs, qui tendent à remettre en question le caractère révolutionnaire des années soixante et de la « révolution sexuelle », replacent les évolutions de cette période dans un processus plus long, qui s'ancre au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Ainsi, Yvonne Knibiehler montre que la progressive désacralisation de la virginité féminine est issue du triomphe des idées républicaines à la fin du XIX^e siècle, et que le début du XX^e siècle voit s'amorcer des progrès non négligeables en matière d'éducation sexuelle des filles⁶⁴. Pour autant, le premier XX^e siècle s'inscrit encore dans la continuité du XIX^e siècle : c'est visible au sein des discours médicaux et littéraires, mais également dans le domaine même de l'éducation sexuelle : les manuels d'éducation écrits à cette période ne visent pas à donner aux femmes les moyens de reprendre le pouvoir sur le corps et leur sexualité, mais ont des objectifs plutôt prophylactiques et populationnistes⁶⁵. Le choix de s'arrêter à l'aube de la Première Guerre mondiale s'explique également par le fait que celle-ci provoque une rupture dans la production de discours sur la défloration : il suffit de voir le peu d'ouvrages mentionnés par Perceau dans sa bibliographie du roman érotique pour s'en rendre compte. Mais la Première Guerre mondiale occasionne également de fortes mutations sociales, qui contribuent à transformer profon-

62. KNIBIEHLER Y., *La Virginité féminine*, *op. cit.*, p. 158.

63. CASTA-ROSAZ F., *Histoire de la sexualité en Occident*, *op. cit.*, chap. IV.

64. KNIBIEHLER Y., *La Virginité féminine*, *op. cit.*, p. 163 et suiv.

65. *Ibid.*, p. 164.

dément le rôle des femmes dans la société ; cette nouvelle représentation de la femme contribue à transformer les rapports entre les sexes, et, partant, les pratiques sexuelles et les discours qui les décrivent⁶⁶. Enfin, il semble légitime d'arrêter cette étude au seuil de la naissance de la psychanalyse, nouveau discours savant qui a un impact considérable sur la manière de penser la sexualité, et donc la défloration : Freud publie en 1918 *Le Tabou de la virginité*, qui adopte une perspective ethnologique sur la signification accordée à la virginité féminine ; l'analyse psychanalytique de la défloration marque un véritable changement de paradigme⁶⁷.

L'histoire de la défloration, longtemps dominée par le discours religieux sur la virginité comme qualité morale, est marquée par un changement majeur à la fin du XIX^e siècle : le discours médical, affirmant l'existence de l'hymen chez les vierges, déplace la focalisation du discours de la virginité vers la défloration, et, faisant de cette dernière une transformation physique, l'érige en événement crucial de la vie féminine, conférant à l'homme qui déflore le pouvoir de faire advenir la femme. Le discours médical, s'emparant de l'espace conjugal laissé vacant par la normativité religieuse, devient la principale autorité normative en matière de défloration, et instille l'idée de la défloration comme création de la femme par l'homme dans l'ensemble des discours sociaux et des représentations individuelles : l'étude successive des enjeux sociaux, judiciaires et éducatifs que revêt la défloration, ainsi que des discours fictionnels qui la mettent en scène – roman et pornographie –, permet de mesurer l'influence exercée par ce nouveau

66. CASTA-ROSAZ E., *Histoire de la sexualité en Occident*, *op. cit.*

67. Dans cet ouvrage, Freud s'interroge notamment sur la signification de la virginité féminine chez les peuples primitifs, très différente de sa signification occidentale : la consécration de l'hymen s'y effectue hors mariage, contrairement à ce qui se produit dans les civilisations occidentales, où la défloration par l'époux est considérée par ce dernier comme nécessaire.

paradigme médical sur les représentations de la défloration. La dernière partie se détache des discours dominants pour esquisser la défloration comme pratique, comme expérience vécue, en déployant l'éventail des circonstances possibles de la défloration, mises en relation avec les âges, les catégories sociales, et le sexe des individus concernés, mais en s'attachant également à faire émerger de l'ombre que projettent sur elles les discours dominants, les représentations individuelles, masculines et féminines, de la défloration vécue, et où se lit l'influence du paradigme médical.